



**HAL**  
open science

# L'ironie comme lieu d'exploration des idéologies langagières

Manon Him-Aquilli

► **To cite this version:**

Manon Him-Aquilli. L'ironie comme lieu d'exploration des idéologies langagières. Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2020, Jul 2020, Montpellier, France. 10.1051/shsconf/20207801015 . halshs-03542466

**HAL Id: halshs-03542466**

**<https://shs.hal.science/halshs-03542466>**

Submitted on 25 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# L'ironie comme lieu d'exploration des idéologies langagières

Manon Him-Aquilli\*

<sup>1</sup>Laboratoire MoDyCo, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, Bâtiment A - 401B, 200 avenue de la République, Nanterre, 92001, France

**Résumé.** À partir d'un énoncé auto-ironique produit en assemblée générale anarchiste et thématissant un acte de parole, cette contribution a pour objectif de poser la disjonction énonciative caractéristique du procédé ironique comme lieu d'exploration du fonctionnement des idéologies langagières en circulation dans un groupe social donné. Plus précisément, en faisant dialoguer l'anthropologie linguistique nord-américaine et la linguistique énonciative telle qu'elle est travaillée en France, il s'agit d'analyser l'origine et les effets de cette disjonction énonciative afin d'expliquer comment les normes sociales qui unissent des signes, notamment linguistiques, à leur contexte d'énonciation peuvent travailler l'expérience subjective des locuteurs dans leurs productions langagières. Une première partie cadre théoriquement la question de départ, en revenant sur les notions d'idéologies langagières, de métapragmatique et sur l'ironie comme jeu énonciatif. Une deuxième partie présente le terrain de l'enquête et ses enjeux, ainsi que le corpus soumis à l'analyse. Enfin, une troisième partie interprète et propose des hypothèses quant au rôle des idéologies langagières, via la fonction métapragmatique, dans la production de cet énoncé à la fois auto-ironique et métadiscursif.

**Abstract. Irony and language ideology.** This article analyses irony in relation with the language ideologies of a speech community. Starting from an auto-ironic utterance produced in an anarchist assembly, it studies how this particular type of footing – which links text and context in a dissonant way – works with the cultural norms in circulation in that specific social group and what it might entail on language users' subjectivity and ethos. In the first place, it presents the theoretical frame mobilized for the analyses, defining notions such as language ideology, metapragmatics and irony as footing. Then, it clarifies what is really at stake in those political assemblies in terms of language ideologies and it shows the data of the study. Finally, it suggests some interpretations about what the presuppositions and the pragmatic effects of this particular utterance generate in that particular speech event.

## 1 Idéologies langagières, métapragmatique et ironie

### 1.1 Idéologies langagières

Caractéristiques du « troisième paradigme » en anthropologie linguistique selon A. Duranti (2003), les travaux se revendiquant du domaine de recherche des idéologies langagières discutent depuis au moins trente ans des contraintes (historiques, sociales, linguistiques, etc.)

---

\* Corresponding author : [manon\\_himaquilli@yahoo.fr](mailto:manon_himaquilli@yahoo.fr)

qui pèsent sur la réflexivité des locuteurs vis-à-vis de leurs pratiques langagières et des effets (politiques, sociaux, linguistiques, etc.) produits par une telle réflexivité. Cette discussion s'inscrit dans la continuité des travaux des ethnographes de la communication. D. Hymes par exemple « insisted early on that a community's own theory of speech must be considered as part of any serious ethnography [and] has given systematic attention to ideologies of language, primarily in the neutral sense of cultural conceptions, particularly those embodied in explicit metalinguistics » (Woolard, 1998 : 14). Dès lors, c'est bien moins la relation entre langage et pensée qui va intéresser les anthropologues linguistes que les idées à propos du langage qui circulent au sein d'un groupe social, c'est-à-dire ses *idéologies langagières* (Kroskrity, 2004 : 496).

Dans sa définition liminaire de 1979, M. Silverstein pose les idéologies langagières comme un « set of beliefs about language articulated by users as a rationalization or justification of perceived language structure and use », ensemble de croyances dont ne s'extraient pas les théories linguistiques et anthropologiques à propos du langage (Silverstein, 1979 : 193). Via le recueil de discours spontanés et explicites justifiant le fonctionnement de leur langue, l'article entend mettre en évidence « the rôle of linguistic awareness as a condition which permits speakers to rationalize and otherwise influence a language's structure » (Kroskrity, 2004 : 497). En 1985, M. Silverstein résumera sa position en affirmant que « [t]he total linguistic fact, the datum for a science of language, is irreducibly dialectic in nature. It is an unstable mutual interaction of meaningful sign forms, contextualized to situations of interested human use and mediated by the fact of cultural ideology » (cité par Kroskrity, 2004 : 498). Le fait qu'il n'y a pas de langage sans interprétation en contexte (« meaningful sign forms, contextualized to situations ») rend inéluctable la prise en compte de la réflexivité langagière, en tant qu'elle entre dans un rapport dialectique avec les productions langagières qu'elle prend pour objet, d'autant plus quand ce rapport est contraint socioculturellement (« mediated by the fact of cultural ideology »).

Les travaux à propos des idéologies langagières vont ensuite se multiplier, en en proposant diverses définitions. En voici quelques-unes :

The cultural system of ideas about social and linguistic relationship, together with their loading of moral and political interests (Irvine, 1989 : 255).

[...] shared bodies of commonsense notions about the nature of language in the world (Rumsey, 1990 : 346).

Representations, whether explicit or implicit, that construe the intersection of language and human beings in a social world (Woolard, 1998 : 3).

[...] the situated, partial, and interested character of conceptions and uses of language (Errington, 2001 : 110).

[...] beliefs, or feelings, about languages as used in their social worlds (Kroskrity, 2004 : 498).

[...] cultural conceptions about language, its nature, structure and use, and about the place of communicative behavior in social life [...] (Gal, 2006 : 179).

Certaines définitions insistent sur la conflictualité et l'hétérogénéité des idéologies, leur ancrage social différencié (J. Errington et J. Irvine), quand d'autres soulignent au contraire leur caractère partagé et évident (A. Rumsey, S. Gal ou P. Kroskrity) ; d'autres, enfin, rappellent que les idéologies langagières nous renseignent sur les conceptions mêmes de la personne humaine et de son rapport aux autres et à l'ordre du monde (K. Woolard). Quoi

qu'il en soit, les auteurs s'accordent tous pour reconnaître l'origine sociale des idées sur le langage ainsi que leur dimension pragmatique, puisque « [t]he point is not just to analyze and critique the social roots of linguistic ideologies but to analyze their efficacy, the way they transform the material reality they comment on » (Woolard, 1998 : 11).

## 1.2 Discours et fonction métapragmatiques

Pour décrire les idéologies langagières, il est possible de relever et d'analyser la circulation des *discours métapragmatiques*, c'est-à-dire des commentaires, des évaluations, des justifications explicites à propos de l'usage du langage (Gal, 2006 : 177). De tels discours prennent pour objet les présupposés et les effets contextuels de la parole, c'est-à-dire leur *indexicalité*, leur sens social, pragmatique. Cette notion d'indexicalité est reprise par les anthropologues linguistes au philosophe et mathématicien C. S. Peirce pour penser les signes qui entrent dans un rapport de « contiguity (indexicality) with contextual features of the speech event in which they occur » (Gal, 2006 : 175)<sup>1</sup>. Pour M. Silverstein, qui a imposé la notion en anthropologie linguistique par ses divers travaux (voir entre autres 1976 ; 1981 ; 1993 ; 2006), l'indexicalité et donc un principe de contextualisation qui consiste en une mise en rapport de proximité immédiate entre des formes-signes (*sign-forms*) produites en situation, qui *pointent vers* la situation dans laquelle ces formes sont produites, et notamment vers les producteurs de ces signes.

L'indexicalité présente ainsi une certaine dialectique vis-à-vis du contexte dans la mesure où ce dernier est construit par les signes et leurs effets de sens autant qu'il contraint les effets de sens de ces signes. C'est ainsi que, d'une part, l'indexicalité *présuppose* toujours un contexte au sein duquel l'emploi de tel ensemble de signes sera *approprié*. Un locuteur, lorsqu'il parle ou écoute, se fait une certaine idée de la situation dans laquelle il se trouve ainsi que de sa relation d'interlocution. Cette « schématisation » (Silverstein, 2003 : 193) s'appuie sur tout ce qui est déjà établi, entre les locuteurs, comme appartenant au contexte, explicitement ou non. Un tel cadrage est normatif puisqu'il détermine ce qui sera perçu comme convenable, comme normal. D'autre part, l'indexicalité des signes *génère des effets* en contexte. Circonscrire cette seconde propriété indexicale des signes c'est finalement se poser la question : « what-kind-of-act-is-performed-or-event-brought-about-in-the-communication-of-certain-message-forms ? » (Silverstein, 2006 : 14). Les rapports entre ces deux dimensions de l'indexicalité sont complexes et régis culturellement – idéologiquement – par la *fonction métapragmatique* (Silverstein, 1993 ; voir également 2003 : 196).

## 1.3 L'ironie comme jeu énonciatif

Parce qu'un énoncé ironique présente une dissonance contextuelle entre l'attendu et l'exprimé, son interprétation mobilise de manière singulière la fonction métapragmatique. Dans leur travail inférentiel, les auditeurs procèdent en effet à une mise en rapport de contiguïté entre des signes, notamment des signes de mise à distance précis produits par l'ironiste, et la schématisation qu'ils se font du contexte. Souvent, l'hypothèse la moins couteuse en travail cognitif est une interprétation antiphrastique, qui pose le sens opposé ou plus ou moins opposé comme étant le plus probable. Dans ce cas de « négation indirecte » (Giora, 1995), l'ironie ne se résume plus dans la formule classique : A dit p mais pense non-p, mais plutôt A dit p mais pense ± non-p.

L'interprétation antiphrastique a été critiquée par D. Sperber et D. Wilson (1978). Pour eux, l'ironie est un fait de mention : le locuteur ne dit pas le contraire (ou plus ou moins le contraire) de ce qu'il pense mais fait écho à l'opinion d'un tiers (qui peut être lui-même) dont il se moque, voire à des propos imaginaires imputés à des individus indéfinis (1992). Cette hypothèse a l'intérêt de mettre l'accent sur les implications relationnelles de l'ironie, en soulignant qu'elle est une raillerie supposant une cible qu'il s'agit d'attaquer sur ses propos ou ses idées :

Dans l'optique de Sperber et Wilson, l'ironiste ne s'en prend pas nécessairement directement à un individu capable d'interpréter sérieusement ou d'énoncer mot pour mot ce qu'il exprime, il s'en prend généralement indirectement à un discours ou à un point de vue proche de ce qu'il exprime, mais qu'il prend soin de présenter le plus souvent sous une forme tout à fait inacceptable, même pour celui qu'il prend pour cible (Perrin, 1996 : 130).

Ces auteurs soulignent en outre le changement de registre langagier qui accompagne souvent l'énoncé ironique. Ce n'est pas seulement *le point de vue* mais également *la manière de parler* de celui dont on se moque à quoi l'on fait écho.

Dans le cadre de sa théorie de la polyphonie, O. Ducrot reprend l'étude de l'ironie pour préciser qu'il ne s'agit pas tout à fait d'un fait mention, comme le suggèrent D. Sperber et D. Wilson. En effet, l'ironie n'est pas une forme de discours rapporté « car il n'y a rien d'ironique à rapporter que quelqu'un a tenu un discours absurde. Pour que naisse l'ironie, il faut que toute marque de rapport disparaisse, faire "comme si" ce discours était réellement tenu, et tenu dans l'énonciation elle-même » (1984 : 210). Pour qu'il y ait ironie, il faut nécessairement que le locuteur, à un premier niveau, prenne en charge l'énoncé littéral, pour qu'à un second niveau, à l'aide d'indicateurs spécifiques (changements de registre, rire, etc.) il le mette à distance et ce faisant, le désigne comme absurde, comme décrivant un monde contrefactuel que seul un locuteur ridicule pourrait prendre à son compte. Ainsi, l'ironiste fait plus que mentionner puisqu'il prétend être celui dont il moque les propos, puisqu'il joue, hypocritement, à être sa propre cible.

Pour A. Berredonner également :

dire [un énoncé ironique], c'est bien mettre en œuvre un double jeu énonciatif : d'une part, l'auteur de [l'énoncé ironique] affirme, apparemment sous sa responsabilité, un contenu propositionnel  $p$  [...]; mais d'autre part, il présente cette affirmation comme la « singerie » critique d'une autre énonciation, primaire, qui, elle, est supposée accomplie sérieusement. L'effet d'antiphrase réside précisément en ceci : une énonciation  $E_I$  se donne à la fois comme affirmation de  $p$  et comme qualification péjorative d'une autre énonciation,  $E_0$ , portant sur le même contenu et mentionnée en écho. Cette qualification péjorative de  $E_0$  reste tout à fait implicite (1981 : 213-214).

En termes de mécanismes énonciatifs, l'ironie est donc bien une adhésion paradoxale :

L'ironie est une forme de tromperie ouverte, de double jeu énonciatif contradictoire, où le locuteur feint hypocritement et paradoxalement d'adhérer à un point de vue qu'il rejette, tout en cherchant d'une part à prendre pour cible le discours ou l'opinion à laquelle il fait écho et d'autre part à communiquer son propre point de vue par antiphrase (Perrin, 1996 : 145).

L'énoncé ironique soumis à l'analyse plus bas est, comme nous le verrons, un énoncé non seulement auto-ironique (la locutrice se moque d'elle-même) mais également un énoncé dont le contenu propositionnel réfère à un acte de parole (la locutrice se moque de *ce qu'elle vient de dire*). En ce sens, il s'agit d'un énoncé auto-ironique métadiscursif et donc d'un commentaire métapragmatique présentant une disjonction énonciative. Or les disjonctions énonciatives ont également, en tant que tel, une valeur de commentaire métapragmatique implicite (Duranti, 1997 : 296), car elles jouent précisément avec le rapport – normatif – qui

lie signe et contexte, c'est-à-dire avec la fonction métapragmatique. Dès lors, il s'agit de rendre compte à la fois des arrière-fonds qui renseignent la fonction métapragmatique (les valeurs indexicales en vigueur dans le groupe) tout autant que ce qu'une telle disjonction présuppose et produit comme effets pragmatiques sur la situation d'interlocution et sur le sens de l'expérience communicative vécue.

## 2 Présentation du terrain

### 2.1 Le problème de l'organisation politique au sein du mouvement anarchiste

Depuis les années 1970 (Le Mazier, 2015 : 104), les assemblées générales (désormais AG) sont devenues, pour le mouvement anarchiste, les événements de parole privilégiés pour s'organiser collectivement. Véritables « ressources organisationnelles » (Fillieule, 2008 : 2), ces AG jouent néanmoins une contradiction qui travaille ce mouvement politique depuis son origine, c'est-à-dire depuis la première internationale des travailleurs en 1865. Dès cette époque en effet, le mouvement anarchiste, contrairement au marxiste, cherche à résoudre une tension entre son principe antiautoritaire et son désir d'autonomie politique. Tout au long de son histoire, cette tension est cœur de nombreux débats (Maitron, 1975/1992 : 55). Ne reconnaissant ni la légitimité de l'État et de ses institutions et jugeant les partis politiques comme des formes de domination, le mouvement anarchiste n'a cessé de se diviser et de se polariser en différentes tendances à partir de cette question de l'organisation politique. C'est ainsi qu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle, deux principales tendances s'affrontent, l'une, anarcho-communiste, cherchant à intégrer le mouvement ouvrier et les syndicats au sein des bourses du travail et organisant des congrès et des meetings publics, et l'autre, anarchiste individualiste, recherchant une émancipation individuelle dans le cadre de communautés et prônant une organisation réticulaire, sous forme de réseaux informels (Maitron, 1975/1992).

Aujourd'hui, toute l'ambivalence historique de ce problème de l'organisation se retrouve dans l'évènement de parole que sont les AG, qui permettent à la fois de recruter de nouveaux militants, de mettre en place des alliances entre collectifs investis dans une même cause, de prendre des décisions sur la conduite de la lutte, mais qui sont en même temps le lieu d'expérimentation des manières de militer anarchistes et d'élaboration du discours anarchiste. Tout ceci fournit les conditions pour que des rapports de force, voire de pouvoir et de domination émergent entre les participants présents, rapports de pouvoir qui entrent dès lors en contradiction avec l'idéal d'égalité et d'horizontalité promu par le mouvement (Gordon, 2008 ; Him-Aquilli, 2020a).

### 2.2 Formalisation des assemblées générales et horizontalité des rapports sociaux

La tension, propre au mouvement anarchiste, entre antiautoritarisme, autonomie politique et émergence de rapports de pouvoir en situation d'AG, est à l'origine de nombreux discours métapragmatiques. Pour l'analyse de ces discours qui explicitent les présupposés et les effets contextuels de l'usage de la parole, j'ai sélectionné, au cours d'une ethnographie de quatre ans, un corpus composé des cinq textes suivants :

1. Anonyme (2003). « Débat sur les débats ». Grenoble : Iosk éditions, en ligne.
2. Anonyme (2012). « Considérations sur les assemblées ou Le Contr'un », Paris : Ravage éditions, en ligne.
3. Freeman, J. (2000) [1970]. « La Tyrannie de l'absence de structure », Grenoble : Iosk éditions, en ligne.
4. Vercauteren, D. (2011). *Micropolitiques des groupes. Pour une écologie des pratiques collectives*. Paris : Les Prairies ordinaires.

5. Comite invisible (2014). « Ils veulent nous obliger à gouverner, nous ne céderons pas à cette provocation », *À nos amis*. Montreuil : La Fabrique, pp. 29-48.

L'analyse du corpus fait apparaître l'existence de deux discours qui s'opposent à propos des AG (Him-Aquilli, 2018). Ainsi, les textes *Débat sur les débats*, *Micropolitiques des groupes* et *La tyrannie de l'absence de structure* reconnaissent d'une part la légitimité politique des AG, leur souveraineté et, d'autre part, recommandent la mise en place, lors de ces AG, d'un dispositif formel de distribution de la parole dans un souci d'horizontalité. Ces textes défendent ainsi la distribution de "rôles", c'est-à-dire la désignation d'un "animateur" ou "médiateur" prenant en charge le déroulement de la rencontre, d'un "preneur de tours de parole" régissant l'accès à la parole des locuteurs et d'un "scribe" qui prend la réunion en note. Ces AG sont ainsi caractérisées par la distribution de statuts métainteractionnels en début de séance et par une séquentialisation routinisée des échanges et explicitée via un ordre du jour.

Ce registre formaliste<sup>2</sup> est adopté dans de nombreuses AG organisées par des militants anarchistes/autonomes. Lors de telles AG, on remarque d'emblée que l'accès à la parole publique est fortement contraint : dès lors qu'un locuteur prend la parole sans en avoir l'autorisation, ou encore s'il parle souvent ou longtemps, cela suscite des réactions négatives chez les autres participants. Mettant en équivalence *prise de parole* et *prise de pouvoir*, la formalisation des AG s'impose donc pour ces militants comme le meilleur moyen de gérer la contradiction entre principe égalitaire et émergence de rapports de pouvoir en situation et se charge dès lors d'une valeur politique, celle précisément d'horizontalité ou d'antiautoritarisme (Him-Aquilli, 2017).

Les textes d'*À nos amis* et de *Considérations sur les assemblées* ne reconnaissent pas quant à eux la légitimité politique des AG et accusent les tenants de la formalisation de brider d'éventuels élans insurrectionnels, seuls à mêmes de produire un changement social. L'AG y est décrite comme un "spectacle de guignols" dont les organisateurs sont des "névrosés" ou bien les représentants d'une "micro-bureaucratie".

Mais de tels discours font plus que simplement accorder des significations politiquement divergentes à la forme interactionnelle des AG, ils agissent comme réels *positionnements* discursifs, c'est-à-dire qu'ils indexent des positions dans l'espace social du mouvement anarchiste et s'inscrivent dans des généalogies discursives et politiques différentes. Ainsi, tandis qu'au positionnement formaliste sont associées des tendances proches du communisme libertaire ou de l'anarcho-communisme, au positionnement spontanéiste sont plutôt associées des tendances proches de l'autonomie italienne ou des anarchistes individualistes (Him-Aquilli, à paraître). Le registre formaliste possède donc également un sens social, et non pas seulement politique.

Ce survol des discours métapragmatiques à propos des AG anarchistes permet de circonscrire les valeurs indexicales à partir desquels les locuteurs évaluent, jugent et interprètent leurs productions langagières au cours de ces mêmes AG, comme c'est le cas dans l'énoncé auto-ironique et métadiscursif que je vais à présent analyser.

### 2.3 Présentation du corpus

Le corpus qui suit est extrait de la transcription d'une AG anarchiste/autonome qui s'est déroulée à l'automne 2014 à l'occasion du mouvement contre la répression policière qui suivit la mort de Rémi Fraisse, militant écologiste tué par un gendarme mobile sur la zad<sup>3</sup> de Sivens (Tarn). Il s'agit de la séquence d'ouverture de l'AG. Cette séquence est marquée par la présence de Leslie, qui prononce l'énoncé inaugural en 1, distribue le statut métainteractionnel de preneur de compte-rendu en 5 et élabore un ordre du jour en 13 et en 16, ce dernier tour étant celui au cours duquel elle produit l'énoncé ironique sur lequel va porter l'analyse.

1 LES du<sup>4</sup> coup on fait un ordre du jour p`'t-être/ °j'sais pas°  
(4.1)

2	ALI	XXXX (raclements de chaises sur le sol) (5.9)
3	LES	HEIN//
4	ALI	ben on peut dire qu`le temps qu`on fasse l`ordre du jour y en a qui XXX non/ (6.5)
5	LES	qui prend des notes// (5.1)
6	XXF	°pas moi° (3.8)
7	LES	qui AIme prendre des notes\ ((rires de plusieurs participants))
8	XXF	°personne° (3.5)
9	LES	°faut bien qu`quelqu`un prenne des notes°
10	MAN	moi j`veux bien
11	LES	tu notes//
12	MAN	vas-y j`essaye
13	LES	cool (23.4) <b>du coup bah biLAN/ (.) de:: la dernière (3.2) de la dernière semaine//</b>
14	MAN	hm=
15	JUL	=ouais
16	LES	<b>eh: (7.9) p`t-être on discute:: juste après de:: du texte que:: (2.2) qui:: qui a été:: qui tourne là\ et qui propose eh: (3.8) qui propose une suite eh: (1.2) à cette assemblée\ (6.5) eh mais c`est trop Original c`que &lt;((en riant)) j`propose&gt; ((rires de plusieurs participants)) (2.3)</b>

Plusieurs remarques générales au sujet de cette séquence d'ouverture s'imposent. Tout d'abord, Leslie s'autoattribue le statut métainteractionnel d'animatrice sans le soumettre à l'approbation du reste des participants comme c'est le cas dans d'autres AG formalisées. Ensuite, elle ne distribue pas le statut de preneur de tours de parole, qui est pourtant le plus important dans le cadre des discours métapragmatiques formalistes : c'est par la maîtrise de l'accès à la parole publique des participants, via un système de distribution de tours explicite et transparent, qu'une AG est clairement identifiable comme AG formalisée. Enfin, on remarque que les énoncés relevant des activités discursives de l'animateur sont ici pris en charge par deux locutrices. Leslie n'est en effet pas la seule à faire démarrer la rencontre puisqu'Alice l'aide en 4. Tout ceci permet de formuler une première hypothèse : cette AG, dans la mise en place de son ordre interactionnel, s'éloigne d'une AG formalisée-type. La position de Leslie vis-à-vis des idéologies langagières en circulation dans l'espace social du mouvement anarchiste pourrait donc déjà apparaître ici aux yeux de certains comme étant ambivalente.

### 3 Analyse

#### 3.1 « Eh mais c'est trop original ce que je propose ! »

Les échanges qui précèdent la production de l'énoncé ironique de Leslie sont marqués par des pauses intratours longues, de quatre secondes huit en moyenne. Ensuite, après que la distribution du statut de preneur de compte-rendu a eu lieu, un très long silence de plus de vingt-trois secondes s'installe, indiquant qu'aucun des locuteurs présents ne prend la parole pour poursuivre le déroulement de l'AG. Face à cette absence de volontaires, Leslie reprend la parole pour proposer de faire un "bilan", poursuivant de s'affirmer comme animatrice aussi bien du point de vue des règles interactionnelles (c'est elle qui est pressentie pour rompre le silence) que du point de vue de la forme de son énoncé, qui actualise les marques typiques des énoncés produits par les animateurs. Après que Julien et moi avons produit chacun un continuateur à l'attention de Leslie ("hm" et "ouais"), c'est-à-dire une « offre de poursuite »



(Schegloff, 1981 : 81 ; Cosnier, 1987 : 310), celle-ci poursuit son tour en continuant de performer une identité discursive d'animatrice proposant des points à l'ordre du jour : modalisateur ("peut-être") + "on" à valeur de "nous" inclusif + verbe méta ("discute") + planificateur ("juste après"). Elle propose donc comme deuxième point à l'ordre du jour de discuter d'un texte qui circule parmi les participants. Puis, après une pause de six secondes et demie indiquant toujours l'absence d'enchaînement de la part des autres locuteurs, Leslie procède soudainement à une disjonction énonciative commentant ironiquement les propos qu'elle vient de tenir : "eh mais c'est trop Original c'que <((en riant)) j' propose".

Si l'on reprend l'hypothèse de la négation indirecte, l'énoncé de Leslie est à interpréter comme plus ou moins équivalent à la remarque « qu'est-ce que c'est banal ce que je propose ». Mais l'hypothèse échoïque fait appartenir cet énoncé à un autre : Leslie fait écho ou bien à une animatrice satisfaite d'elle-même ou bien à des participants présents qui trouveraient convenable sa manière de mener l'AG. Par cet énoncé ironique, la locutrice se moque ainsi des locuteurs qui penseraient plus ou moins ce qu'elle dit, tandis qu'elle se rapproche de ceux qui diraient plus ou moins l'opposé de ce qu'elle dit. Mais qui, plus précisément, est alors visé par la raillerie ironique de Leslie ? De qui se moque-t-elle et que met-elle à distance via sa disjonction énonciative ? Au regard des idéologies langagières exposées précédemment, je propose d'en voir trois différentes, subtilement enchâssées les unes dans les autres : 1) Leslie en tant que locutrice-militante parmi d'autres (la « cible prétexte ») ; 2) Leslie en tant qu'animatrice (la « cible-source ») et 3) l'ensemble des interlocuteurs présents (la « cible-collatérale »).

### 3.2 Les différentes cibles de l'énoncé ironique de Leslie

Dans un premier temps, l'énoncé de Leslie apparaît comme un double fait d'auto-ironie : il est non seulement pris en charge à la première personne, mais l'objet du monde sur lequel il porte et qui est critiqué est un acte de parole qu'elle a elle-même prononcé. Leslie se montre dès lors comme n'étant pas satisfaite de sa manière d'animer l'AG, jugeant négativement ce qu'elle propose comme ordre du jour, c'est-à-dire ses propres énoncés précédents : elle fait donc publiquement part de son sentiment d'être une animatrice conformiste dans sa manière de faire. Pourtant, « l'acte humoristique met l'humoriste dans une position d'omnipotence (peut-être d'une illusion d'omnipotence) dans la mesure où il serait le signe du triomphe de l'esprit sur les conventions et la morale sociale » (Charaudeau, 2006 : 40). Ainsi, l'utilisation d'un tel procédé d'auto-ironie place Leslie dans une position surplombante, ce qui fait bien davantage que la dédouaner en tant que cible (effet qui est constitutif de l'ironie pour A. Berredonner) : cela la rend vive et pleine d'esprit, étant donné que le décalage entre le dit et le pensé « à la fois valorise le locuteur et incite l'interlocuteur à jouer sur le même terrain » (Charaudeau, 2013 : 36). C'est pourquoi, en ironisant sur sa performance d'animatrice, Leslie ne menace en rien sa propre face positive de militante : elle ne se pose qu'en cible-prétexte, visant une autre instance énonciative à travers elle.

Ce qu'elle juge négativement semble bien plutôt être en effet les routines et les formules figées nécessaires à l'indexation de son identité discursive d'animatrice. Comme le souligne V. Traverso (voir également F. Coulmas, 1981) :

Si une situation donnée, comprenant des individus donnés, est toujours unique, une grande partie des objectifs poursuivis et par conséquent des propos tenus ainsi que la manière dont ils le sont, se répètent, identiques, d'une situation à l'autre. Ainsi, dans nombre de situations récurrentes [...], nous utilisons des formules « toutes faites » qui sont à la fois adaptées à la situation, partagées par l'ensemble des membres de la société ou du groupe, et admises comme telles (1997 : 41).

Certains segments prononcés en AG, qui ne relèvent pas d'énoncés conventionnels (comme le sont l'énoncé inaugural ou la distribution des statuts), présentent néanmoins de

très fortes ressemblances entre eux aussi bien dans leur forme que dans leur position séquentielle. D'ailleurs, rien n'avait été prévu en amont de la rencontre, si bien que Leslie, depuis le moment où elle s'est autodésignée comme animatrice, n'a cessé de puiser dans sa connaissance du registre de l'AG formalisée pour y trouver les ressources langagières, acquises par socialisation, nécessaires à l'animation d'une AG. De cette manière, la cible de l'attaque ironique est moins Leslie elle-même, en tant que locutrice-militante singulière, que le registre horizontal-formaliste dont elle s'inspire et qui agit comme contrainte dans la production de sa parole. En indiquant par ce retour réflexif qu'elle est sa première auditrice, et une auditrice sévère puisque condamnatrice, Leslie met à distance ce registre formaliste institué en le désignant comme le premier responsable du manque d'originalité dont elle s'accuse : ce n'est pas elle qui est particulièrement peu originale, mais le registre interactionnel des AG formalisées qui est ennuyeux parce que prévisible, et qu'*il faut pourtant bien* mettre en place pour ne pas être taxés « d'autoritaires ». C'est ainsi que face à la lourdeur du registre formaliste, Leslie 1) suggère qu'il est difficile d'être original, et ce pour n'importe qui ; 2) témoigne néanmoins d'une certaine déception face au constat qu'elle fait justement comme n'importe qui ; mais 3) en usant du procédé ironique finit par être parfaitement originale par sa mise à distance critique du registre formaliste institué dont elle s'inspire par ailleurs. Le poids de l'institution, qui contraint Leslie à dire des banalités, à produire des paroles *trop* appropriées pour l'être tout à fait, constitue la « cible-source », celle que je postule être à l'origine de la disjonction énonciative propre au procédé ironique.

Enfin, l'énoncé de Leslie, parce qu'il est ironique, constitue une raillerie. En cela, Leslie s'engage dans un dialogue ambigu avec l'auditoire et le constitue potentiellement comme troisième cible, son énoncé s'interprétant comme une reprise moqueuse de l'opinion qu'elle prête à ses interlocuteurs. Auquel cas, son énoncé répond en fait à un commentaire positif qu'elle ne partage pas et qui équivaldrait par exemple au contenu propositionnel : « c'est tout à fait convenable ce que je [elle] propose ». Il se charge alors de valeur négative, Leslie accusant les locuteurs silencieux d'être confortablement installés dans la consommation du spectacle banal et routinier qu'elle a pris sur elle de performer. Cette critique tacite est accentuée par la dimension provocatrice impliquée par le changement de registre, marqué par une modalité d'énonciation exclamative qui tranche avec le début de son intervention. Pour son énoncé ironique Leslie change brusquement le timbre et le volume de sa voix, qui deviennent plus clairs et plus forts ainsi que le rythme et la courbe mélodique de son énonciation, qui deviennent plus rapides et plus marqués par des saillances perceptuelles, comme sur le [o] de "Original". Ces éléments prosodiques sont accentués par les interjections "eh" et "mais" qui marquent la surprise en lui donnant la forme d'une réaction vive et en l'inscrivant dans un dialogue imaginaire. La prise en compte de ce changement de registre invite à considérer aussi cet énoncé comme une tentative de réveiller l'assistance, de la sortir de sa passivité. Les continueurs "hm" et "ouais", prononcés par Julien et moi-même, ainsi que le silence de l'ensemble des autres participants se transforment alors en cautions faciles.

### 3.3 Une proposition banale

Leslie, dans son acte ironique, juge négativement le début de son intervention. En décrivant ainsi un monde contrefactuel, elle se base sur un savoir partagé à propos du registre horizontal-formaliste, savoir selon lequel proposer pour premier point à l'ordre du jour un bilan puis pour deuxième point une discussion autour d'un texte distribué est un acte banal, car *typique* du registre horizontal-formaliste. En effet, chaque AG formalisée débute par un retour sur les événements passés depuis la dernière séance (activité discursive catégorisée comme "comptes-rendus", "points info" ou encore "bilan" comme ici). Un lien d'implication entre l'activité langagière "faire un ordre du jour" et la proposition de la catégorie "bilan" comme premier point s'impose ainsi par l'expérience (et, dans le discours, par le marqueur "du coup"), ce pourquoi aucun refus n'est réellement envisageable : Leslie fait comme on fait tout le temps, elle le sait et l'indique par ce ponctuant. La complétion progressive et

interrompue par une longue pause (“de: la dernière (3.2) de la dernière semaine/”), qui détermine temporellement la période de référence du bilan, est également fortement contrainte. Les AG sont dans la très grande majorité des cas des rencontres hebdomadaires, ce qui fait de la semaine une unité temporelle imposée par la dimension institutionnelle de l’évènement de parole. En termes de maxime de quantité (ou de principe de pertinence) gricéens, cette détermination peut être perçue comme superflue, donnant une précision relevant du tenu pour acquis. Mais il est possible qu’étant donné le silence qui règne dans l’assistance, une telle complétion fonctionne comme « ressource sûre » visant à « combler le vide » (Kerbrat-Orecchioni, 1990, t.1 : 162-163 ; Goffman, 1953/1988 : 111).

Ainsi, la manière avec laquelle Leslie met en mots sa proposition d’ordre du jour indique finalement que la mise à distance qui culmine dans l’énoncé ironique est déjà latente au début de son intervention. En effet, après les deux continueurs produits par Julien et moi, Leslie poursuit son tour de parole en recherchant ses mots sur l’axe paradigmatique, ajoutant progressivement des complétions accompagnées de nombreuses marques d’hésitation (allongements vocaliques, “euh”), prononcées sans grande tension musculaire et entrecoupées de longues pauses intratours. Son intervention, qui dure quarante-trois secondes, présente ainsi plus de vingt-et-une secondes de pause qui indiquent que personne ne se saisit de ces points de transition possibles. On pourrait représenter cette intervention, en s’inspirant du modèle de Claire Blanche-Benveniste élaboré pour l’analyse de la grammaire de l’oral, comme ceci :

euh:
(7.9)
p` t-être on discute:: juste après de::
du texte que::
(2.2.)
qui::
qui a été::
qui tourne là\ et qui propose euh:
(3.8)
qui propose une suite euh:
(1.2)
à cette assemblée/

**Fig.1.** Construction incrémentale de la première partie du tour de parole de Leslie

C’est pourquoi, si l’énoncé ironique de Leslie porte bien sur ses énoncés précédents et sur leur apparition à ce moment précis de la conversation, les longues hésitations et pauses peuvent, rétrospectivement, s’interpréter comme une proposition faite à reculons, presque contre elle ou malgré elle. Le commentaire métadiscursif de la fin d’intervention explicite alors verbalement (bien qu’indirectement) ce que la dimension paraverbale de ces mêmes propos annonçait déjà au moment de leur énonciation : la lassitude de cette locutrice face à la routine qu’implique la mise en place du registre horizontal-formaliste. Car, comme le remarque encore Véronique Traverso :

Les routines facilitent notre vie interactionnelle en partie en raison de leur caractère « préfabriqué ». Elles sont un lieu de l’échange commun à tous, et évitent dans certaines circonstances difficiles d’avoir à chercher quoi dire. Mais, en contrepartie, étant standardisées, ces formules sont souvent considérées comme vides [...], pures conventions, strict respect des coutumes et à mille lieues d’une réelle communication (1997 : 41).

### **3.4. Ironie, idéologies langagières et sujet parlant**

Si les disjonctions énonciatives portent, en soi, une valeur de commentaires métapragmatiques implicites, la question qui se pose enfin est celle de l'articulation entre les valeurs indexicales antagonistes présupposées par l'actualisation du registre formaliste et les effets de positionnements, sociaux et politiques, qu'une telle mise à distance peut signifier. Dans le cadre qui nous intéresse ici – une AG réunissant des locuteurs participant au mouvement anarchiste/autonome – cet usage de l'ironie peut s'interpréter de deux manières, qui ne s'excluent pas nécessairement.

- La locutrice ayant pris sur elle la responsabilité de faire débiter l'AG, ainsi que les autres locuteurs qui l'aideront tout au long de cette séquence d'ouverture (non analysée ici), ne sont *ni* formalistes *ni* spontanéistes : ils se construisent une image de militants non concernés par ce que l'AG qu'ils organisent signifie socialement et politiquement. Ils ne se mettent pas en scène en tant que fervents défenseurs de la formalisation des AG, mais ils n'apparaissent pas non plus comme la rejetant sans appel. En ce sens, il semblerait que les énoncés-types indexant le registre formaliste agissent comme la moins pire des ressources langagières disponibles : ils s'en servent sans la fétichiser, la disjonction énonciative permettant alors cette défétichisation.

- La locutrice ayant pris sur elle la responsabilité de faire débiter l'AG (ainsi que les autres locuteurs qui l'aideront tout au long de cette séquence d'ouverture) sont tout à la fois formalistes *et* spontanéistes. Ils subissent une double contrainte : ils doivent être horizontaux sans paraître névrosés, formalistes sans passer pour des bureaucrates. Cette seconde hypothèse fait de la disjonction énonciative l'indice d'un malaise vis-à-vis du sens social de l'évènement de parole. Ces disjonctions (qui reviennent tout au long de la séquence d'ouverture) permettraient aux locuteurs de sortir de la contradiction, puisqu'en même temps qu'ils piochent des fragments de signes dans le registre formaliste, ils s'en moquent. Les énoncés-types étant investis de valeurs antagonistes, les disjonctions énonciatives apparaissent alors comme un moyen de mettre en place « de la formalisation », donc de se montrer antiautoritaires selon les normes du groupe, tout en se montrant émancipés de ces normes, puisque capables de s'en distancier.

Plus qu'un simple effet de positionnement, qui relèverait finalement d'une construction d'ethos militants particulier, on pourrait avancer que l'ironie et sa disjonction énonciative opèrent momentanément une forme de réagencement des contraintes. Par ce jeu tout réflexif avec le contexte, les lignes tracées par les valeurs indexicales dominantes se brouillent et l'on observe alors comment un sujet parlant peut, parfois, se déplacer entre des significations par ailleurs fortement instituées.

## 4 Conclusion

Après les avoir présentées, j'ai mis au travail les notions d'idéologies langagières, de métapragmatique et d'ironie comme disjonction énonciative sur un corpus tiré d'une ethnographie des AG anarchiste/autonome. J'ai montré tout d'abord comment l'ordre interactionnel des AG était chargé de valeurs indexicales antagonistes. Formaliser une AG est ainsi non seulement significative politiquement, indexant une recherche d'horizontalité pour certains et une névrose bureaucratique pour d'autres, mais significative également socialement, indexant l'appartenance à une tendance communiste libertaire ou à une tendance autonome ou individualiste.

Il s'est ensuite agi d'analyser en détail un énoncé auto-ironique prenant pour thème un acte de langage, précisément une élaboration d'ordre du jour. Là, j'ai montré comment ces présuppositions antagonistes qui touchent la mise en place du registre formaliste produisaient des effets contextuels particuliers chez une locutrice singulière : prise dans la tension, voulant être « ni ni » ou bien « tout à la fois », cette locutrice semble trouver une solution dans la disjonction énonciative propre à l'ironie, qui lui permet de se construire un ethos de militante qui connaît et maîtrise les normes du groupe sans pour autant y être assujettie. Ainsi, on entrevoit comment les sujets parlants, bien que traversés par les contraintes exercées par les

idéologies langagières, possèdent des marges de manœuvre afin de reconfigurer ces contraintes. Le jeu énonciatif subtil produit par l'ironie apparaît alors comme l'une de ces marges de manœuvre.

## Références bibliographiques

- Berrendonner, A. (1981). De l'ironie. *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris : Minuit, 173-239.
- Bateson, G. & Ruesh, J. (1988) [1951]. *Communication et société*, Paris : Seuil.
- Charaudeau, P. (2006). Des catégories pour l'humour ?. *Questions de communication*, n°10, 19-41.
- Charaudeau, P. (2013). L'arme cinglante de l'ironie et de la raillerie dans le débat présidentiel de 2012. *Langage et société*, n°146, 35-47.
- Cosnier, J. (1987). Ethologie du dialogue. Cosnier, J. & Kerbrat-Orecchioni, C. (dir.). *Décrire la conversation*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 291-315.
- Coulmas, F. (dir.) (1981). *Conversational Routine: Explorations in Standardized Communication Situations and Prepatterned Speech*, La Haye : Mouton Publishers.
- Ducrot, O. (1984). *Le dire et le dit*, Paris : Minuit.
- Duranti, A. (1997). *Linguistic anthropology*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Duranti, A. (2003). Language as Culture in U.S. Anthropology. Three Paradigms. *Current Anthropology*, vol. 44, n°3, 323-335.
- Errington, J. (2001). Ideology, dans Duranti, A. (dir.). *Key terms in language and culture*, Malden : Blackwell, 110-112.
- Fillieule, O. (2008). Travail militant, action collective et rapports de genre. *Travaux de Science Politique*, n°36, 1-61.
- Gal, S. (2006). Linguistic Anthropology. Keith B. (dir.), *Encyclopedia of Language & Linguistics, Second Edition*, vol. 7, Oxford : Elsevier, 171-185.
- Giora, R. (1995). On irony and negation, *Discourse Processes*, vol. 19, n°2, 239-264.
- Goffman, E. (1988) [1953]. Les ressources sûres. Winkin, Y. (dir.). *Erving Goffman : les moments et leurs hommes*, Paris : Seuil/Minuit, 104-113.
- Gordon, U. (2008). *Anarchy Alive! Antiauthoritarian Politics from Practice to Theory*, London : Pluto Press.
- Gumperz, J. (1989a). *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*, Paris : L'Harmattan.
- Gumperz, J. (1989b). *Engager la conversation. Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris : Éditions de Minuit.
- Irvine, J. (1989). When Talk Isn't Cheap: Language and Political Economy. *American Ethnologist*, n°16, 248-267.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1990). *Les interactions verbales*, 3 tomes, Paris : Armand Colin.
- Kroskrity, P. (2004). Linguistic Ideologies. Duranti, A. (dir.). *A companion to Linguistic Anthropology*, Massachusetts : Blackwell.
- Le Mazier, J. (2015). « Pas de mouvement sans AG ». *Les conditions d'appropriation de l'assemblée générale dans les mobilisations étudiantes en France (2006-2010). Contribution à l'étude des répertoires contestataires*, Thèse de doctorat, Université de Paris1-Panthéon Sorbonne.
- Maitron, J. (1992) [1976]. *Le mouvement anarchiste en France*, 2 tomes, Paris : Gallimard.

- Him-Aquilli, M. (2017). Distribuer le pouvoir comme on distribue la parole : le rituel des "tours de parole" dans des assemblées générales anarchistes/autonomes. *SEMEN*, n°43, 113-131.
- Him-Aquilli, M. (2018). *Speech events*. Canut, C., Danos, F., Him-Aquilli, M. & Panis, C., *Le langage, une pratique sociale. Éléments d'une sociolinguistique politique*, Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté, 145-182.
- Him-Aquilli, M. (2020a). « Alors que nous on s'acharne à dire que c'est un système ». Enjeux militants de la construction d'un locuteur collectif en AG anarchiste. *Mots. Les langages du politique*, n°122, 93-110.
- Him-Aquilli, M. (2020b). Prendre la parole sans prendre le pouvoir : la mise en registre horizontale-formaliste des assemblées générales anarchistes. *Glottopol*, n°33, en ligne.
- Him-Aquilli, M. (à paraître). Articuler rapports de force sociaux et rapports de place en interaction grâce à l'indexicalité. Le cas d'une mise en accusation tacite en assemblée générale anarchiste/autonome. *Langage et société*, n°172.
- Perrin, L. (1996). *L'ironie mise en trope*, Paris : Kimé.
- Rumsey, A. (1990). Wording, Meaning, and Linguistic Ideology. *American Anthropologist*, n°92, 346-61.
- Schegloff, E. (1981). Discourse as an interactional achievement. Some uses of "uh uh" and other things that course between sentences. Tannen, D. (dir.). *Analyzing Discourses: Text and Talk*, Washington : Georgetown University Press, 71-93.
- Silverstein, M. (1976). Shifters, Linguistic Categories, and Cultural Description. Basso, K. & Selby, H. (dir.). *Meaning in Anthropology*, Albuquerque : University of New Mexico Press, 11-56.
- Silverstein, M. (1979). Language structure and linguistic ideology. Clyne, P., Hanks, W. & Hofbauer, C. (dir.), *The Elements*, Chicago : Chicago Linguistic Society, 193-248.
- Silverstein, M. (1981). The limits of awareness. *Sociolinguistic Working Paper*, vol. 84, 382-401.
- Silverstein, M. (1985). Language and the Culture of Gender. Mertz, E. & Parmentier, R. (dir.), *Semiotic Mediation*, New York : Academic Press, 219-259.
- Silverstein, M. (1993). Metapragmatic discourse and metapragmatic function. Lucy, J. (dir.). *Reflexive Language : Reported Speech and Metapragmatics*, Cambridge : Cambridge University Press, 33-58.
- Silverstein, M. (2003). Indexical order and dialectics of sociolinguistics life. *Language & Communication*, n°23, 193-229.
- Silverstein, M. (2006). Pragmatic Indexing. Brown, Keith (dir), *Encyclopedia of language and linguistics, edited*, Amsterdam : Elsevier, 14-17.
- Sperber, D. & Wilson, D. (1978). Les ironies comme mention. *Poétique*, n°36, 399-412.
- Sperber, D. & Wilson, D. (1992). On verbal irony. *Lingua*, n°87, 53-76.
- Traverso, V. (1997). *La conversation familière*, Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- Watzlawick, P., Helmick Beavin, J. & Jackson, D. (1972). *Une logique de la communication*, Paris : Seuil.
- Woolard, K. (1998). Introduction. Language ideology as a field of inquiry. Schieffelin, B., Woolard, K. & Kroskrity, P. (dir.). *Language Ideologies. Practice and Theory*, New York : Oxford University Press, 3-47.

<sup>1</sup> Cet intérêt pour le rapport de contiguïté entre signe et contexte était déjà central pour les ethnographes de la communication et les sociolinguistes interactionnistes, comme le prouve la notion d'*indice de contextualisation* proposée par John Gumperz (1989a ; 1989b). On peut en outre souligner que cette question de la détermination/délimitation du contenu par la forme était également présente chez les

anthropologues et les psychologues de l'école de Palo Alto (Bateson & Ruesh, 1988/1951 ; Watzlawick, Helmick Beavin & Jackson, 1972) dans la notion de « niveau de sens d'un message ». Chez ces auteurs, le niveau « ordre » renvoie au contenu d'un énoncé tandis que le niveau « indice » renvoie à la relation intersubjective proposée par le locuteur à son interlocuteur, ce second niveau étant le plus souvent pris en charge par la prosodie, le volume de la voix, etc. La question de la métacommunication s'impose alors comme un objet d'étude fondamental car c'est par elle seule que l'ambiguïté d'une relation peut se lever (allant même jusqu'à aider à la guérison des névroses familiales).

<sup>2</sup> Pour une analyse des processus de mise en registre de l'horizontalité dans le cadre de ces AG formalisées voir Him-Aquilli 2020c. Notons par ailleurs que ce registre formaliste n'est pas propre au mouvement anarchiste (bien qu'il possède dans ce cadre sa spécificité) puisqu'on le retrouve dans les assemblées des Indignés, de Nuit debout ou encore du mouvement écologiste Extinction rébellion.

<sup>3</sup> Face au constat d'une lexicalisation de l'acronyme, j'utilise le terme « zad » sans majuscules pour me référer aux espaces occupés dans le cadre d'une lutte contre un aménagement de territoire « inutile et imposé ». Le terme provient du détournement de l'acronyme « Zone d'Aménagement Différé » en « Zone À Défendre ».

<sup>4</sup> J'utilise les conventions de notation ICOR disponibles à l'adresse suivante : [http://icar.cnrs.fr/projets/corinte/documents/2013\\_Conv\\_ICOR\\_250313.pdf](http://icar.cnrs.fr/projets/corinte/documents/2013_Conv_ICOR_250313.pdf)